

AVERTISSEMENT

LE présent ouvrage est une anthologie, par ordre chronologique, des pensées de Leopardi sur la politique et la civilisation, extraites pour la plupart du *Zibaldone*. J'ai écarté de mon choix, comme trop connues ou plus aisément accessibles, les œuvres en vers et en prose publiées du vivant de l'auteur, textes auxquels je fais référence dans l'introduction, le commentaire et les notes.

Je dois préciser que cette anthologie, si large, si variée et – je l'espère – si représentative qu'elle soit, ne constitue qu'une part de la masse de réflexions et de notes consacrées, dans le *Zibaldone*, au sujet. En outre, parmi les pensées sur la "civilisation", j'ai sélectionné celles qui avaient un caractère, ou au moins une nuance, politique et sociale, dans le sens le plus général de ces termes.

Un mot enfin sur les sources du *Zibaldone*, du moins celles que Leopardi n'a pas lui-même indiquées (les autres ont été identifiées par Giuseppe Pacella dans son édition critique et annotée). Si, parfois, j'ai pu en mener la recherche à son terme, en d'autres cas celle-ci devra être poursuivie ou tout bonnement commencée. À plus forte raison pour les résonances intellectuelles entre Leopardi et des auteurs qui lui sont antérieurs et postérieurs. Dans un domaine encore largement en friche, je m'estime satisfait d'avoir ouvert un chemin et indiqué une direction.

Le Zibaldone di pensieri (cité sous l'abréviation *Zib.*, suivie du numéro de la page du manuscrit), est reproduit selon l'édition critique assurée par G. Pacella,

3 vol., Garzanti, Milan, 1991 ; les lettres selon l'édition de l'*Epistolario di Giacomo Leopardi*, nouvelle édition augmentée des lettres des correspondants et de notes explicatives par F. Moroncini et G. Ferretti, index analytique établi par A. Duro, 7 vol., Le Monnier, Florence, 1934-1941 ; le *Frammento sul suicidio* [Fragment sur le suicide] et *Per la novella Senofonte e Machiavello* [Pour la nouvelle "Xénophon et Machiavel"], selon l'édition de *Tutte le opere di Giacomo Leopardi*, in *Le Poesie e le prose*, établie par F. Flora, 2 vol., Mondadori, Milan, 1945, 1973. Les notes de Leopardi sont reproduites en bas de page, appelées au moyen d'une lettre minuscule. Les italiques, dans les textes de Leopardi, sont de l'auteur lui-même, sauf indication contraire. Les crochets droits, indiquant une suppression, un ajout ou une explication, sont de mon fait, hormis un seul cas, signalé en note.

M. A. R.

DANS les grandes actions, qui le plus souvent ne peuvent procéder que de l'illusion, il ne suffit pas d'être abusé par son imagination, comme il arrive au philosophe ou comme on le voit pour les illusions de notre époque, si avare en hauts faits ; il faut au contraire, à l'image des Anciens, se laisser abuser par la raison. Je prendrai pour exemple ce qui se produit aujourd'hui en Allemagne : lorsqu'un homme sacrifie sa vie pour la liberté (comme Sand, le meurtrier de Kotzebue), cela n'est pas, malgré les apparences, le fruit de l'antique illusion de la liberté, du patriotisme et de l'héroïsme, mais des imbécillités mystiques dont les étudiants allemands se sont rempli la tête et qui offusquent leur raison. Il n'est qu'à lire leurs lettres parues sur le moment dans les journaux pour voir quelles idées absurdes et ridicules leur font prendre l'amour de la liberté pour une nouvelle religion, pleine de nouveaux mystères. (26 mars 1820, voir les numéros de la *Gazette de Milan du début du mois.*) [Zib., 105-106] ¹.

1. L'*illusion* est mère de l'action : tel est le leitmotiv de quantité d'observations léopardiennes. Mais si chez les Anciens, qui appartenaient à une époque antérieure, étrangère à la "spiritualisation" des choses, l'illusion engendrait naturellement de grandes actions, chez les Modernes et les contemporains, nourris d'"imbécillités mystiques", elle n'est source que d'incidents éphémères et dépourvus de sens. En témoigne le cas de l'étudiant en théologie Karl Ludwig Sand qui, le 23 mars 1819, à Mannheim, tua à coups de poignard le dramaturge August von Kotzebue, agent au service de la Russie, détesté comme traître à la patrie (la nouvelle parut le 4 avril 1819 dans la *Gazette de Milan*). Antimantique, car antimoderne, en littérature, Leopardi l'est aussi en politique. Sur la valeur et la signification

Jésus-Christ fut le premier à avoir, sous le nom de *monde*, personnifié, cerné, défini et fixé l'idée d'un éternel ennemi de la vertu, de l'innocence, de l'héroïsme, de la sensibilité vraie, de toute singularité dans l'âme, la vie et les actions, ennemi de la nature en somme, et qu'on peut appeler aussi bien la société. Il mit ainsi la masse des hommes au nombre des principaux ennemis de l'homme; et il n'est que trop vrai que si l'individu, par nature, est bon et heureux, la masse (et l'individu dans la masse) est mauvaise et malheureuse. (Cf. p. 611, par. 1.)¹ [*Zib.*, 112.]

de l'assassinat de Kotzebue, il peut être intéressant d'opposer le jugement de Carl Schmitt, qui voit dans ce crime "politiquement ridicule" un exemple typique de "politique romantique" (*Politische Romantik*, Duncker & Humblot, Berlin, 1968).

1. "Chez les païens, avant l'époque du Christ et même encore après, on n'avait jamais considéré la société comme expressément et par nature ennemie de la vertu, et faite de telle sorte que l'individu le meilleur et le plus honnête ne puisse manquer d'y rencontrer la corruption, ou les plus grands risques d'y succomber. C'est qu'en effet, jusqu'à cette date, la nature de la société n'avait pas été exactement celle-là. Regardez les auteurs anciens et vous ne trouverez jamais cette idée du *monde ennemi du bien* que l'on trouve à chaque ligne de l'Évangile et chez les auteurs modernes, même profanes. Au contraire on considérait (avec raison à cette époque) la société et l'exemple comme naturellement capables d'inciter à la vertu et même de rendre vertueux celui qui ne le serait pas: en somme, le bien et la société ne paraissaient pas incompatibles, mais naturellement alliés et allant de pair." (4 février 1821.)

L'idée du conflit irrémédiable entre l'individu (bon et heureux en soi) et la société (inéluçablement mauvaise et corruptrice), reprise dans les mêmes termes dans les *Pensées* (LXXXIV et LXXXV), remonte manifestement à Rousseau et apparaît aussi dans les *Lettres de Jacopo Ortis*, de Foscolo (lettre de Vintimille, 19 et 20 février 1799), mais Leopardi en impute l'origine au Christ et au christianisme qui assument en même temps la fonction de coupure historique entre le monde antique et le monde moderne.

Pour celui qui s'empare d'une nouvelle province par les armes ou l'annexe à la suite d'un traité, il est de loin préférable d'y faire naître et d'y maintenir deux factions rivales, l'une favorable et l'autre hostile au nouveau pouvoir, plutôt que de la réduire à l'obéissance totale et à l'indifférence. En effet, comme la première faction est d'ordinaire plus puissante que la seconde, et que par suite cette dernière est incapable de nuire, il en résulte un double avantage. D'un côté, on affaiblit la résistance des habitants et on les détourne de se rassembler en vue de quelque entreprise subversive bien plus sûrement que s'ils étaient tous indifférents, autant dire bien vite sourdement mécontents; de l'autre, on dispose d'un parti beaucoup plus énergique et fidèle qu'en l'absence d'un parti opposé, car les princes ne peuvent s'attendre à être aimés et soutenus par leurs sujets pour eux-mêmes et selon les exigences de la raison, et doivent plutôt rechercher cet amour et ce soutien dans la haine pour autrui et dans le jeu des passions. En effet, les oppositions excitent des sentiments qui en d'autres circonstances ne se manifesteraient qu'à peine, et bien des choses ne se feraient jamais d'elles-mêmes si personne ne s'y opposait: ainsi des meilleurs catholiques, qui sont ceux vivant en pays hérétiques, et des partisans du pape, qui ne furent jamais si ardents et si nombreux qu'au temps des Gibelins. Voir Montesquieu, L. C., chap. VI, p. 68¹. (5 juin 1820) Les princes ne peuvent espérer

1. Cf. Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, VI: "Lorsqu'ils laissaient la liberté à quelques villes, ils y faisaient d'abord naître deux factions: l'une défendait les lois et la liberté du pays, l'autre soutenait qu'il n'y

tirer des faveurs qu'ils dispensent autant de profit que de l'esprit de parti et des luttes où l'on s'engage personnellement, alors que la gratitude est une dette envers autrui. Du reste, l'expérience de tous les siècles montre quelle gratitude inspirent les faveurs des rois et des grands. Et bien que les hommes aient appris à dominer leurs caprices et leurs passions, celles-ci ont naturellement beaucoup plus de puissance sur eux que l'intérêt. (5 juin 1820.) [*Zib.*, 113-114.]

Il est si vrai que l'anarchie conduit tout droit au despotisme et que la liberté résulte de l'harmonie entre les partis et de la fermeté des lois et institutions de la République, que Rome ne fut jamais aussi libre (au sens vulgaire du terme), qu'à l'époque précédant immédiatement la tyrannie. Voir l'affaire Clodius, et Montesquieu, I.C., p. 115, dernière ligne, p. 116, lignes 1 et 5, chap. XI¹. (6 juin 1820.) On peut en dire autant de

avait de loi que la volonté des Romains : et, comme cette dernière faction était toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'était qu'un nom." Leopardi cite les *Considérations* (1734) dans l'édition d'Amsterdam, 1781 ; (le volume comprend aussi *Un Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, *Le Temple de Gnide*, et *L'Essai sur le goût*). Dans les *Disegni letterari*, IX (in *Poesie e Prose*, éditée par R. Diamani et M. A. Rigoni, avec un essai de C. Galimberti, Mondadori, Milano, 1987-88, vol. II, p. 1214), figure le projet d'un commentaire des *Considérations* ; et dans les *Disegni letterari*, V, Leopardi met au nombre des thèmes d'un futur livre politique, la "nécessité de rendre individuel l'intérêt pour l'État, qui a été la cause de la grandeur des anciens peuples. Montesquieu ne cesse de le dire des Romains" (Cf. C. Rosso, "Leopardi et Montesquieu", in *Études sur Montesquieu*, Lettres Modernes, Paris, p. 92).

1. Cf. Montesquieu, *Considérations*, XI : "Cela lui fit faire trois choses également funestes. Il corrompt le peuple à force d'argent et mit, dans les élections, un prix aux suffrages de chaque citoyen. De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans

la France, qui est passée sans transition d'une liberté effrénée au despotisme de Bonaparte. [*Zib.*, 114]¹.

La civilisation, pour les nations, tient en un mélange où la nature est tempérée par la raison, mais n'en continue pas moins de prédominer. Considérons toutes les nations antiques : la Perse au temps de Cyrus, la Grèce, Rome. Les Romains ne furent jamais aussi philosophes que lorsqu'ils inclinèrent vers la barbarie, c'est-à-dire à l'époque de la tyrannie². De même, dans les années qui précédèrent ce nouveau régime, les Romains avaient accompli d'immenses progrès dans la philosophie et dans les sciences, choses nouvelles pour eux. D'où l'on déduira ce corollaire que ce n'est ni la philosophie, ni la raison qui garantit la liberté des nations, même si on prétend aujourd'hui leur faire

leurs fonctions ; espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeraient dictateur par désespoir." (*Considérations*, Masson, Paris, 1850, p. 93.)

1. Leopardi renvoie aux *Considérations* de Montesquieu, en citant l'exemple de Rome et en ajoutant celui de la France, mais l'idée remonte à Platon, *République*, VIII, 563e-564a : "Tout excès produit généralement une violente réaction d'opposition, dans les saisons, dans les plantes, dans les corps, et au premier chef dans les régimes politiques [...] L'excès de liberté ne peut donc, semble-t-il, se changer qu'en excès de servitude, tant pour l'individu que pour l'État [...] Il est donc, à mon sens, naturel que la tyrannie ne naisse d'aucun autre régime que de la démocratie, et que de l'extrême liberté on passe à la servitude la plus complète et la plus noire."

2. Première allusion à ce lien entre progrès philosophique et civilisation d'une part, et décadence politique de l'autre (soit à l'intérieur de l'État, soit dans les réactions extérieures), qui fera l'objet de si nombreuses réflexions : *Zib.*, 148, *infra*, pp. 46-47 ; 252, *infra*, pp. 61-62 ; 274-276, pp. 62-63 ; 866-867, *infra*, pp. 107-108 ; 2331-2335, *infra*, pp. 178-183. Sur ce problème, ses sources et la longue tradition culturelle qui s'y rapporte, voir *supra*, pp. 11-17 et *infra*, note 1, p. 108.

régénérer l'État, mais les vertus, les illusions, l'enthousiasme, en un mot la nature, dont nous nous sommes tant éloignés.

Un peuple de philosophes serait le plus lâche et le plus mesquin du monde¹. Aussi notre régénération dépend-elle de ce que l'on pourrait nommer une ultraphilosophie qui, en nous faisant connaître la totalité et l'intimité des choses, nous rapprocherait de la nature. Tel devrait être le fruit des lumières extraordinaires de notre siècle². (7 juin 1820.) [*Zib.*, 114-115.]

1. Cf. *Dialogo... Fjösofogreco, Murco senatore romano, Popolo romano, Gongiurati*, in *Operette Morali*, présentées par C. Galimberti, Guida, Napoli, 1977, 1990, p. 556.

2. Le terme "ultraphilosophie", un hapax dans l'œuvre de Leopardi, désigne d'une façon particulièrement suggestive et chargée de sens un contenu profond de sa pensée : l'espoir que les Lumières modernes, se dépassant elles-mêmes, puissent nous ramener à l'Antiquité et à la nature. Dans le même sens, Leopardi dira qu'"Il nous reste encore beaucoup à reprendre de la civilisation antique [...]. Le développement actuel de la civilisation est d'abord une résurrection; il consiste en grande partie à regagner ce que l'on a perdu." (*Zib.*, 4289, pp. 286-287 de la présente édition) et que "les Anciens, surtout en métaphysique et en morale, mais aussi en politique [...] étaient au même niveau ou plus avancés que nous, pour l'unique raison qu'ils sont antérieurs à ces prétendues découvertes et connaissances positives, auxquelles, lentement et péniblement, nous finissons par renoncer, chaque fois que nous en découvrons et en pénétrons la fausseté, que nous nous en convainquons et que nous en informons le monde." (*Zib.*, 4192-4193, cf. p. 275-276). L'"ultraphilosophie" est un rêve qu'à son insu Leopardi partageait avec les grands romantiques allemands, de Friedrich Schlegel à Hölderlin, qui visaient tous à restaurer, par la voie obligée de la réflexion, l'Antiquité et l'état de nature; mais il s'en distingue nettement par son jugement opposé sur la valeur et les possibilités de la réflexion, et par l'absence, chez lui, de toute vision "dialectique", si bien que ce rêve lui apparaît en fait irréalisable. Cf. la pensée du *Zib.*, 1816-1818, *infra*, pp. 173-175.

La supériorité de la nature sur la raison apparaît aussi en ce que l'on ne fait jamais rien avec ardeur lorsqu'on y met de la raison au lieu d'y mettre de la passion. La religion chrétienne elle-même, qui paraît, et qui est, absolument étrangère à la passion, ne peut cependant échapper à la nature humaine, à l'œuvre partout, et n'a jamais été mieux servie et défendue que par des gens mus par l'esprit de parti, par l'enthousiasme, etc. Encore aujourd'hui, les dévots constituent une sorte de corps, une classe qui ne s'intéresse à la religion que par esprit de parti; ainsi s'explique leur animosité envers les non-dévots, qu'ils poursuivent de leur haine, de leurs sarcasmes, toutes réactions humaines et passionnées, nullement inspirées par Dieu ou par la raison, ni produites de sang-froid. (7 juin 1820.) [*Zib.*, 116]¹.

Dans les républiques, le pourquoi des événements était à peu près clair : on publiait les discours qui avaient poussé le peuple ou le conseil à prendre telle décision, les ambassades se faisaient au grand jour, etc. La multitude ayant part à tout, les paroles et les actes n'échappaient à personne et, comme il y avait un grand nombre d'hommes également puissants, chacun s'employait à découvrir les motifs et les visées de l'autre et, dès lors, tout se divulguait. Voyez par exemple la correspondance de Cicéron : elle contient presque toute l'histoire de son époque. Mais aujourd'hui que le pouvoir est concentré dans quelques mains, on assiste aux événements, mais on en ignore les raisons, et le monde ressemble à ces machines actionnées par quelque

1. Cf. la pensée du *Zib.*, 1816-1818, *infra*, pp. 173-175.

mécanisme secret ou à ces statues qu'anime un compare dissimulé dans leurs flancs. Le monde humain est devenu semblable au monde naturel : il faut étudier les événements comme on étudie les phénomènes et en découvrir les forces motrices en tâtonnant, comme le font les physiciens. D'où l'on peut mesurer combien a déchu l'utilité de l'histoire. Voir Montesquieu, *op. cit.*, chap. XIII, fin¹. Voir p. 709, § 1² [*Zib.*, 120.]

Cette $\xi\omicron\iota\varsigma$ ³ dont Hésiode affirme qu'elle est un don des dieux pour favoriser par l'émulation le bien et le progrès chez les hommes⁴, on peut admettre que de nos jours elle a disparu d'entre les nations et pour ainsi dire d'entre les individus. Alors qu'autrefois les peuples cherchaient à l'emporter sur les autres peuples, aujourd'hui ils cherchent à les imiter et ne se sentent jamais aussi fiers que lorsqu'ils croient y avoir réussi. Il en est de même des individus. Quelle fin, quelle grandeur, quel profit faut-il attendre de ces beaux combats ? Sans doute l'imitation est-elle une tendance naturelle, mais elle ne s'avère profitable que lorsqu'elle nous pousse à imiter les plus grands et les meilleurs. Cependant, quel est celui qui va chercher à imiter tout le monde ? ou plutôt, qui peut s'efforcer

1. Leopardi fait allusion au passage suivant des *Considérations*, XIII : "Dion remarque très bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histoire : tout devint secret ; toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs ; on ne sut plus que ce que la folie et la hardiesse des tyrans ne voulurent point cacher, ou ce que les historiens conjecturèrent".

2. Cf. *infra*, pp. 105-106.

3. $\xi\omicron\iota\varsigma$, la discorde.

4. Hésiode, *Les travaux et les jours*, vers 17-26.

à ne point ressembler aux plus grands et aux meilleurs, parce qu'ils se distinguent des autres hommes ? Quand nous serons tous égaux, sans parler de la beauté et de la diversité que nous trouverons alors dans le monde, je me demande quelle utilité nous en retirerons. Surtout pour les peuples, car dans les rapports entre ceux-ci, le mal est naturellement plus grand que dans les rapports entre les individus : quel aiguillon les poussera vers la gloire, quelle grandeur pourront-ils rêver lorsqu'ils mettront toute leur ambition à se conformer au reste du monde ? Certes, l'ambition des peuples antiques était bien différente. Et l'on ne doit pas croire que l'uniformisation des coutumes et des usages, menée indépendamment de l'uniformisation affectant le pouvoir, la richesse, l'industrie, le commerce etc., ne doive exercer une influence considérable sur ces derniers domaines, du fait même de celle qu'elle exerce sur l'esprit général de la nation. Ainsi, peu après que Rome fut devenue une sorte de colonie grecque en matière de mœurs et de littérature, elle devint esclave, tout comme la Grèce. [*Zib.*, 148]¹.

1. Dans cette réflexion et les deux qui suivent, Leopardi explique par le contexte social et politique cette médiocrité et cette uniformité (inséparables de l'isolement égoïste des individus) qui caractérisent la situation moderne en général et qu'il avait déplorées quelques mois plus tôt dans son ode *A Angelo Mai* : "Voici : tout se ressemble" (v. 99) ; "Maintenant, nous vivons rassasiés de paix, guidés par la médiocrité : le sage est descendu, la foule s'est élevée partout à même hauteur, et le monde est égal." (v. 171-175.)

L'uniformisation générale des nations est soulignée par Jean-Jacques Rousseau comme par Benjamin Constant. Dans les *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*, Rousseau écrivait : "Il n'y a plus aujourd'hui de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais même, quoi qu'on en dise ; il n'y a que des Européens. Tous ont les mêmes goûts, les mêmes passions, les mêmes mœurs,

parce qu'aucun n'a reçu de forme nationale par une institution particulière. Tous dans les mêmes circonstances feront les mêmes choses; tous se diront désintéressés et seront fripons; tous parleront du bien public et ne penseront qu'à eux-mêmes [...] Que leur importe à quel maître ils obéissent, de quel État ils suivent les lois?" Constant également notait, dans *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes*, un texte de 1819 qui reprend mot pour mot plusieurs morceaux de *l'Esprit de conquête et de l'usurpation*: "Tandis que chaque peuple, autrefois, formait une famille isolée, ennemie née des autres familles, une masse d'hommes existe maintenant sous différents noms, et sous divers modes d'organisation sociale, mais homogène de sa nature." Mais Constant, qui n'idéalise pas à l'excès la condition des Anciens, ne dénigre pas celle des Modernes, et se borne à analyser les avantages et les inconvénients de l'une et de l'autre au sein de leur incomparable diversité (il en conclut, comme on sait, que le gouvernement représentatif, "presque entièrement inconnu des nations libres de l'antiquité", est "le seul à l'abri duquel nous puissions aujourd'hui trouver quelque liberté et quelque repos"). Ce que Leopardi dénonce comme "séparation des individus" est pour Constant "indépendance individuelle"; ce que Leopardi avec Rousseau,

désigne comme égoïsme, est pour Constant "sécurité dans les jouissances privées". Inversement, l'antique communion dans le patriotisme et la participation au corps unique de la nation, objet de la nostalgie du premier, est pour le second "l'assujettissement complet de l'individu à l'autorité de l'ensemble", "l'asservissement de l'existence individuelle au corps collectif": "L'individu s'était en quelque sorte perdu dans la nation, le citoyen dans la cité." Constant observe que "nous ne pouvons plus jouir de la liberté des anciens, qui se composait de la participation active et constante au pouvoir collectif. Notre liberté, à nous, doit se composer de la jouissance paisible de l'indépendance privée". De ce point de vue, Constant, qui était rien moins qu'insensible au charme du monde antique, aurait eu quelque raison d'associer Leopardi à l'objection qu'il oppose à Rousseau et à Mably: l'illégitime et périlleuse application à l'époque présente du modèle éthique, social et politique des anciens. "J'examinerai peut-être une fois le système du plus illustre de ces philosophes, de Jean-Jacques Rousseau, et je montrerai qu'en transportant dans nos temps modernes une étendue de pouvoir social, de souveraineté collective qui appartenait à d'autres siècles, ce génie sublime qu'animait l'amour le plus pur de la liberté,

Il est très curieux qu'au moment où les nations, extérieurement, tendent à devenir une seule personne, et où l'on ne distingue plus un homme d'un autre homme, chaque individu, intérieurement, soit devenu une nation, que les hommes n'aient plus d'intérêt commun les uns avec les autres, qu'ils ne forment plus corps, qu'ils ne connaissent plus de patrie et que l'égoïsme les enferme dans le seul cercle de leurs intérêts, sans amour ni souci des autres, sans aucun lien ni aucune relation intérieure avec le reste de l'humanité. Il en allait tout autrement chez les Anciens: alors qu'en apparence les nations étaient composées d'individus fort différents, dans leur substance, pour tout ce qui importait vraiment, ou dès que l'unité nationale s'avérait profitable, elles ne formaient plus qu'un seul être. Le patriotisme, les vertus, les illusions, etc. rassemblaient tous les individus derrière une même cause et faisaient d'eux les membres d'un seul corps. Sur ce point, on peut dire qu'il existe aujourd'hui autant de nations que d'individus, même si ceux-ci sont tous

a fourni néanmoins de funestes prétextes à plus d'un genre de tyrannie [...] L'abbé de Mably, comme Rousseau et comme beaucoup d'autres, avait, d'après les anciens, pris l'autorité du corps social pour la liberté [...] Sparte, qui réunissait des formes républicaines au même asservissement des individus, excitait dans l'esprit de ce philosophe un enthousiasme plus vif encore. Ce vaste couvent lui paraissait l'idéal d'une parfaite république [...] Montesquieu, doué d'un esprit plus observateur parce qu'il avait une tête moins ardente, n'est pas tombé tout à fait dans les mêmes erreurs." Il est également vrai, cependant, que Leopardi ne traduit pas sa nostalgie de l'Antiquité et sa dénonciation du monde moderne en une formulation plus concrète de nature politico-institutionnelle et, les rares fois où cela lui arrive, il se montre en accord avec Montesquieu et avec le libéralisme européen (cf. *Zib.*, 163, *infra*, pp. 54-55; 925-926, *infra*, pp. 154-155; 2668-2669, *infra*, pp. 194-195; 4192, *infra*, pp. 275-276).